



EXPOSITION

L'Afrique centrale en toutes lettres

03.08 > 31.01.2018

Archives & Musée de la Littérature

3^e étage de la Bibliothèque Royale

1000 Bruxelles – Entrée par le jardin du Mont des Arts

Lu > Ve – 9h > 17h

**■ ARCHIV
ES & MUS
ÉE DE LA LITT
ÉRATURE**

*Textes et réalisation de l'exposition par Jean-Claude Kangomba.
Avec la collaboration de Saskia Bursens.
Sous la direction de Marc Quaghebeur.*

Merci à Pie Tshibanda pour son récent don d'archives.

Illustration de la couv. : Symbole de l'union originelle des créatures. « Tout est relié ».

Les vitrines :

- Vitrine 1 :* Publications des AML sur l'Afrique centrale
- Vitrine 2 :* Littérature coloniale : précurseurs et pionniers
- Vitrine 3 :* (Re)penser la politique culturelle
- Vitrine 4a :* (Re)penser la politique coloniale
- Vitrine 4b :* Formation et enseignement
- Vitrine 5 :* Littérature francophone d'Afrique centrale :
Les précurseurs
- Vitrines 6 et 7 :* Littérature francophone d'Afrique centrale :
Les pionniers
- Vitrine 8 :* Des tréteaux et des voix : tournées africaines
- Vitrine 9 :* Témoignages sur la vie coloniale
- Vitrine 10 :* Traces de l'Afrique post-indépendante dans le
roman belge
- Vitrine 11 :* Enseignement supérieur et recherche scientifique
(prolongement de la vitrine 4b)
- Vitrines 12 à 15* Littérature congolaise francophone
(de 1960 à ce jour).

L'émergence, en Afrique centrale, d'une littérature écrite en français est le fruit d'un processus à la fois rapide et complexe qui, s'agissant du Congo, s'amorce au lendemain de la proclamation de l'Etat Indépendant du Congo en 1885. Jusqu'à l'expédition d'Henry Morton Stanley dans le bassin du fleuve Congo, une tâche blanche ornait encore les cartes du continent africain à cet endroit.

Après la mainmise de Léopold II sur ce territoire commence une conquête à marche forcée, pour le dompter économiquement¹ et politiquement. L'action éducative et formative, elle, relève de l'activité missionnaire que soutiennent les autorités civiles. Le but des missionnaires est avant tout d'évangéliser, le plus vite et le plus largement. C'est une des raisons pour lesquelles ils recourent aux langues vernaculaires, prenant ainsi leurs distances avec la pratique en cours dans l'ancien empire français, celle de la formation d'élites africaines en français.

Cette émergence littéraire est d'abord le fait d'écrivains belges puis, dans les années 1930, des autochtones qui débute par des traductions de contes et légendes africaines pour ensuite enchaîner sur des créations, autant en littérature traditionnelle qu'en fiction, poésie et théâtre. Alors que la veine belge s'amenuise autour des indépendances, celle des territoires africains prospère et prend progressivement sa place dans la littérature africaine francophone. Ceci dit, l'exposition que nous présentons est centrée sur l'espace congolais. En effet, le contexte historique et culturel de ce dernier est assez éloigné de celui du Ruanda et de l'Urundi, royaumes à traditions fort anciennes, que la Belgique administra différemment, compte tenu du mandat confié par la Société des Nations, ancêtre de l'ONU.

L'Afrique centrale en toutes lettres se propose de retracer ce cursus littéraire à partir des archives présentes dans les collections des AML, parmi lesquelles des ouvrages, des journaux et revues, des manuscrits ainsi qu'une foisonnante collection iconique.

En sus de ces collections en plein essor, les AML ont développé une politique éditoriale autour de l'Afrique centrale (Congo, Rwanda, Burundi). Ecrivains belges et africains y sont mis à l'honneur à travers la publication de diverses études et textes de fiction. Un large choix de ces publications est à voir dans la *vitrine 1*.

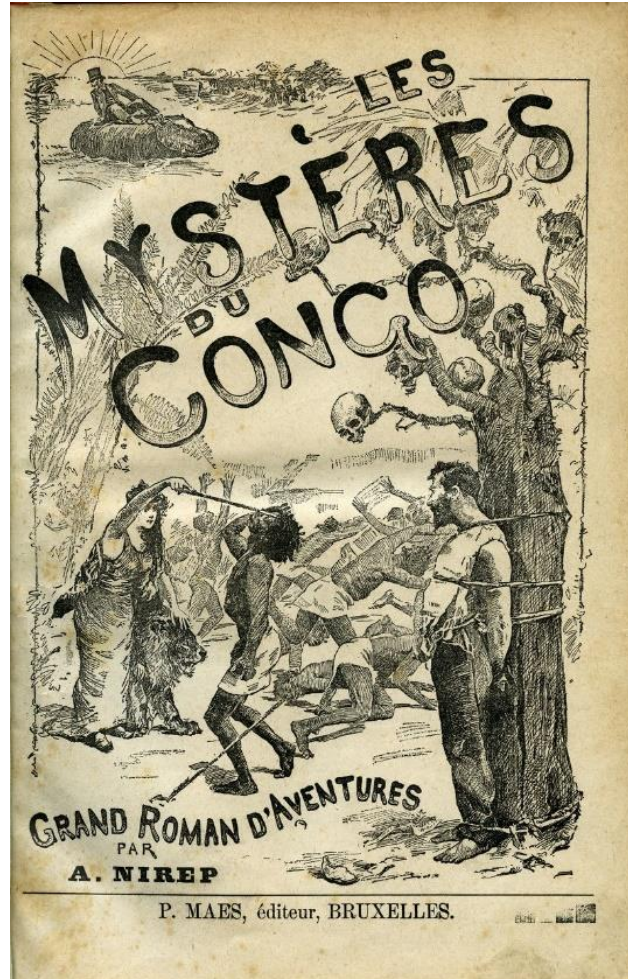
¹ A ce propos, nous exposons une lettre du roi Léopold II datée du 16 juin 1897 et donnant des instructions aux agents de l'Etat indépendant du Congo, dans une atmosphère où s'élèvent de plus en plus des critiques contre la maltraitance des autochtones. Dans le même contexte, nous montrons également une autre lettre du début 20^e siècle, signée par Jules Destrée et adressée à Maurice Des Ombiaux, qui rappelle la « congophilie » d'Edmond Picard tout en soulignant l'hostilité de Destrée envers l'aventure africaine du Roi.

1. L'imaginaire de la conquête

(Vitrine 2)

C'est une littérature le plus souvent réduite (à tort) à l'exotisme, au réalisme et au témoignage. Dès 1856, Emile Banning, futur collaborateur de Léopold II écrit un poème intitulé *La Traite*. Pendant la campagne militaire congolaise, Louis Delmer propose *L'Esclave* (1891), pièce avant-gardiste, qui met en scène le mariage heureux d'une Africaine et d'un Blanc. Y apparaît la figure du capitaine Léopold Joubert, militaire français qui fut le premier Européen de nationalité congolaise. Il sert dans l'armée pontificale avant de rejoindre le service de protection des Pères blancs (fondés par Mgr. Lavigerie). *Le Royaume des éléphants* (1881) d'Alphonse-Jules Wauters tente de donner une image exaltante du futur Congo belge.

Les Mystères du Congo (1886-1888) de Nirep et de De Graef constituent la première et véritable fiction précoloniale. De la fascination pour la *terra incognita* à la volonté de mettre fin à l'esclavage qui sévit dans ces contrées, le texte est également porteur de l'apport civilisationnel aux indigènes, présenté comme des êtres « curieux » et inférieurs aux Blancs.



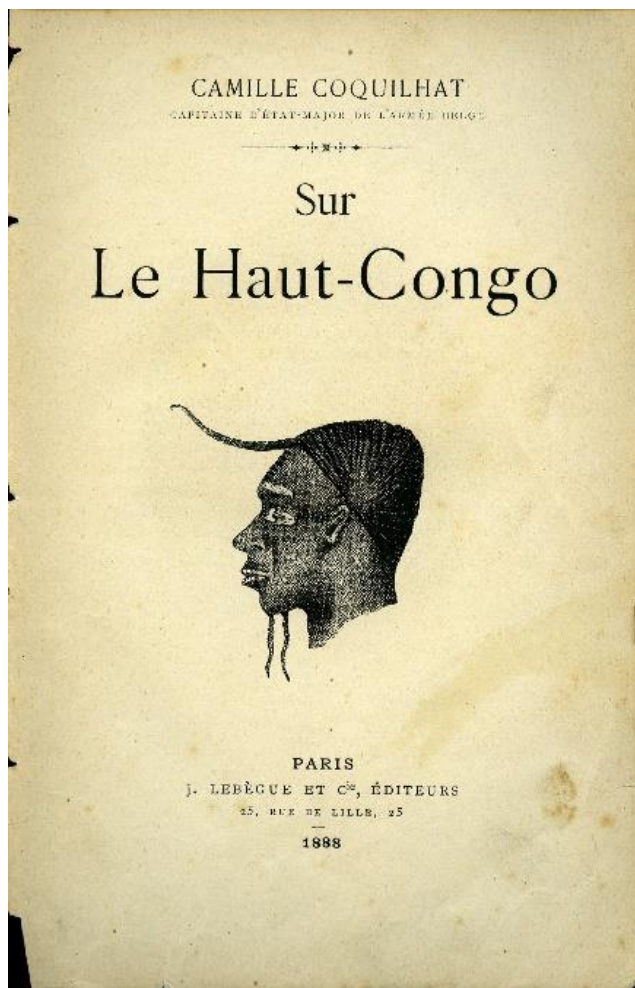
MLA 11361

Dans une veine proche du témoignage, Camille Coquilhat, le fondateur de la Force Publique donne *Sur le Haut-Congo* (1888).

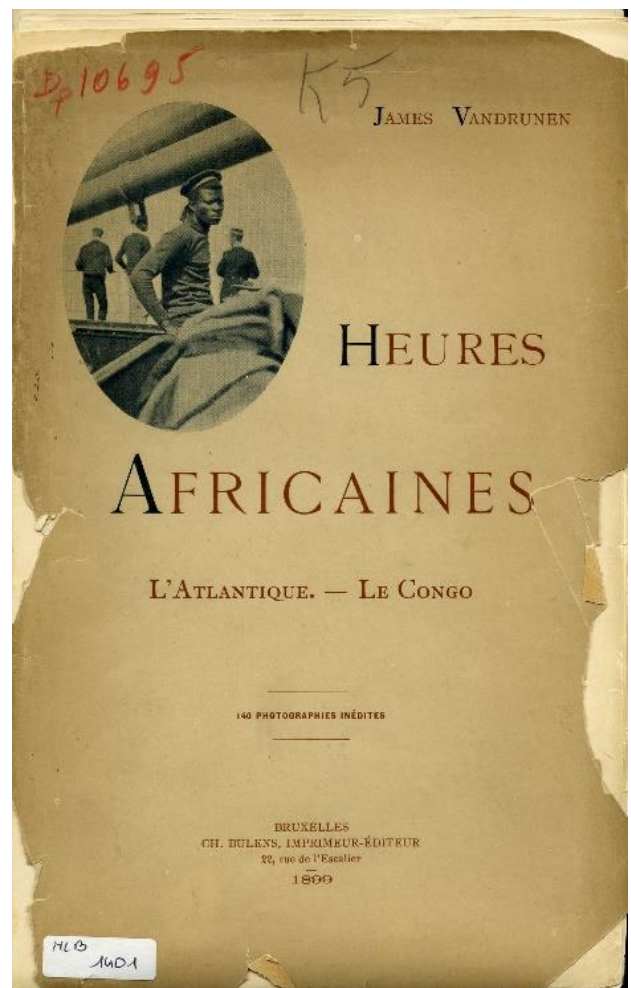
Pour sa part, James Vandrunen choisit de célébrer l'œuvre africaine de Léopold II dans *Heures africaines* (1898).

En revanche, à la même époque Paul Otlet publie à 20 ans *L'Afrique aux Noirs* (1888). Il considère que la présence belge au Congo doit être avant tout d'ordre humanitaire et chrétienne, au profit des populations « frères » indigènes. L'avis de José Trussart², plus de 50 ans plus tard, sera du même ordre.

Chez Léopold Courouble (1900) - *vitrine 2* - apparaît la première image de la femme africaine véritablement originale. Une femme réelle et désirable. Ce n'est pas encore la *ménagère*, mais ce n'est plus un prototype de la sauvagerie.



MLA 12245



MLB 01401

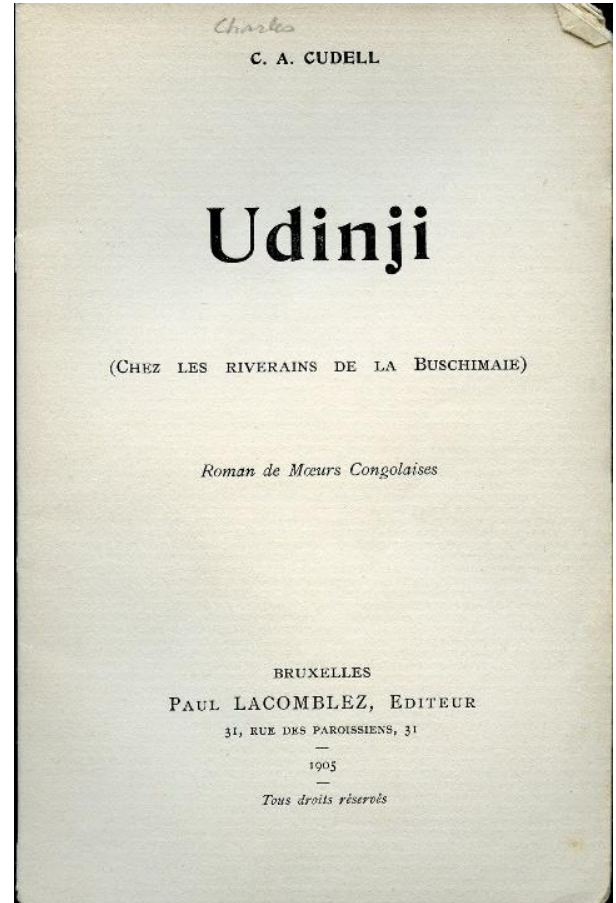
² J. Trussart : Chercheur de l'Institut Solvay, envoyé au Congo en 1955, dans le cadre de la Communauté belgo-congolaise.

On retrouvera ce travail d'humanisation chez Cudell avec *Udinji* (1905), en pleine période de la campagne anglo-américaine contre l'Etat Indépendant du Congo (E.I.C.).

De la *terra incognita* à découvrir (*Les Mystère du Congo*) à la stigmatisation des peuples barbares à civiliser (Edmond Picard : *En Congolie*, 1896 – vitrine 2 : MLA 11311), on est ainsi passé au paternalisme bon enfant des croquis de Courouble pour aboutir à une véritable fiction littéraire (*Udinji*) qui humanise la féminité africaine. Ces apparitions au bord de l'eau (Courouble, Cudell) trahissent un imaginaire que popularisera, plus tard, le mythe de la sirène (Mamiwata).



Léopold Courouble
Repro. AML 01459/0002



MLA 11860

2. (Re)penser l'action coloniale

(vitrines 3-11)

La première réorientation de l'action coloniale est symbolisée par la **cession du territoire congolais à la Belgique** en 1908, qui fait de celle-ci une puissance coloniale à part entière. Répondant en partie aux griefs de la campagne anglo-américaine contre l'E.I.C., le gouvernement belge, à travers son Ministère de la Colonie, entreprend de « normaliser » la gestion du territoire d'outre-mer.

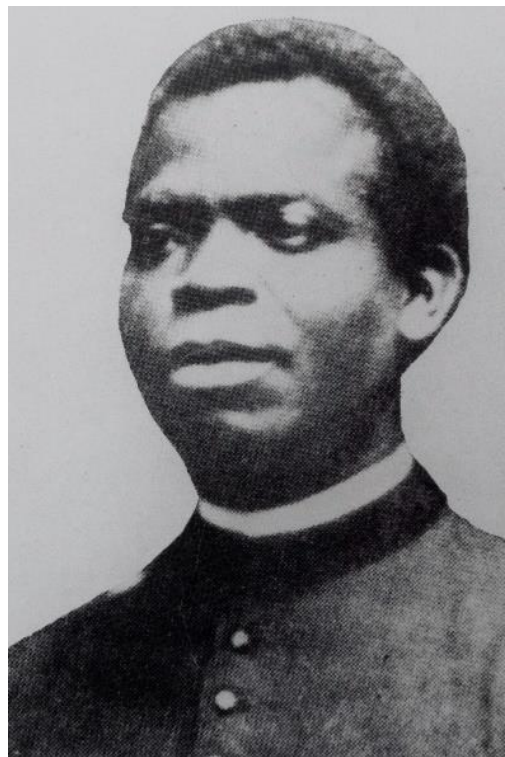
C'est vers la même période qu'apparaissent deux voix singulières et surprenantes, car elles émanent des autochtones congolais (*vitrine 5*).

Paul Panda Farnana, qui a fait des études supérieures en Belgique, sera le premier Congolais à défendre les droits de ses frères de race à l'intérieur du discours intellectuel du colonisateur. Il réclame notamment de meilleures opportunités en matière d'enseignement public et une participation des autochtones dans les instances de gestion de la colonie.

En 1910 paraît *La psychologie des Bantu*, écrit par Stefano Kaoze (ordonné prêtre en 1917), qui peut être considérée comme la première publication, en français, d'un auteur congolais. Ce qui est de nature à nuancer quelque peu « l'empire du silence » évoqué par Oscar-Paul Gilbert en 1946, en parlant du Congo (*voir vitrine 4a*).



Paul Panda Farnana. Buste par Guillaume Charlier, visible au Musée Charlier de Bruxelles. Photo AML 00671/0236



Stefano Kaoze
Repro. AML 00671/0251

A la suite de Paul Otlet, ces deux intellectuels sont, en quelque sorte, les précurseurs du phénomène d'inculturation, qui ne fera que s'amplifier, sous des formes parfois surprenantes telles la messe congolaise imaginée par le cardinal Malula, ou encore le recours à l'authenticité prônée par le maréchal Mobutu.

Ces deux voix africaines attestent « d'une conscience congolaise mûrie, bien éloignée de l'image infantile ou sauvageonne que la littérature coloniale va continuer à diffuser »³, prolongeant à loisir les images de la sexualité « animale » africaine en cette ère des *ménagères*. Il s'agit également de souligner l'irréductible différence des races et à préserver le Blanc du passage de frontière qu'il ne cesse d'effleurer.

Pour ce qui est des textes belges des années 20 (*vitrine 3*), les écrivains se tournent plus vers la vie réelle de la colonie que vers les traditions légendaires, comme chez Olivier de Bouveignes (*Contes d'Afrique*, 1927). Ainsi en est-il de Joseph-Marie Jadot dans *Sous les manguiers en fleur. Histoire de Bantous*, en 1922.

L'aspiration vers le futur est symbolisée par Paul Salkin (*L'Afrique centrale dans cent ans*, 1926), qui soulève déjà la question de la durée de la présence belge en Afrique centrale (*vitrine 4a*).



Réédition AML, 2001 - MLA 20326

³ Marc Quaghebeur (éd.), *Papier blanc, encre noire. Cent ans de culture francophone en Afrique centrale (Zaïre, Rwanda et Burundi)*, Bruxelles, Labor, 1992, p. XLVII.

Sur le terrain, le rapport entre Blancs et Noirs a évolué. C'est un des effets de la Première Guerre mondiale, qui a vu la Force Publique congolaise mener une campagne victorieuse dans toute l'Afrique. Effet que la Seconde Guerre mondiale amplifiera davantage. Une des conséquences de ces événements a été de relativiser la supériorité et le prestige des Blancs vis-à-vis des Noirs⁴.

Les années 1920 sont également l'époque des premiers messianismes à la congolaise avec les prêches « nationalistes » de Simon Kimbangu et le succès du Kitawala (version africaine des Témoins des Jéhovah américains, un mouvement religieux remonté de l'Afrique australe) – des ouvrages sur ces thématiques sont disponibles dans nos collections. On sait qu'une de leurs règles était de placer leur spiritualité au-dessus de l'ordre temporel. Ce qui pouvait aller jusqu'à la désobéissance civile, chose que ne pût tolérer l'administration coloniale. L'un et l'autre furent sévèrement réprimés.



*Campagne de Tabora, octobre 1916
Page d'un album de Pierre Daye (vitrine 9)*

⁴ Oscar-Paul Gilbert, dans sa « Catilinaire » qui introduit son ouvrage *L'Empire du silence*, enchaîne des questions rhétoriques, dont celles-ci :

- Pourquoi acceptons-nous encore, en 1946, que les « instruments » principaux de notre Justice demeurent pour les noirs le coup de poing, le coup de matraque, la chicote, la corde au cou, le bagne, la déportation, et, au moindre mal, les injures ?
- Pourquoi un homme, parce qu'il n'a pas notre couleur de peau, n'a-t-il droit à aucun respect humain ? Pourquoi doit-il payer si cher les « bienfaits » d'une civilisation qu'il n'a pas souhaitée ?

A partir des années 1930, on passe des contes africains transcrits par les Occidentaux à ceux écrits en français par les autochtones.

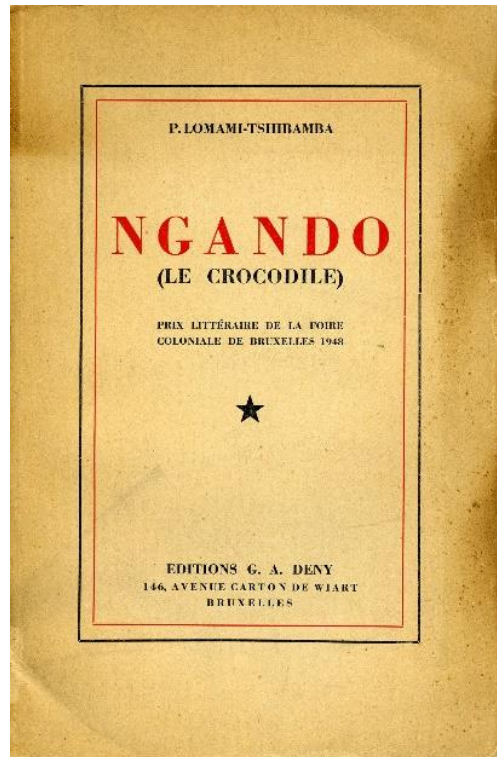
Tel est le cas de *L'éléphant qui marche sur des œufs* de Badibanga (1932), avec le concours de Georges Thiry⁵ (*vitrine 5*).

Même *Ngando* (1948), le premier roman congolais écrit par Lomami Tchibamba, attestera de cet imaginaire nourri par le conte et par la légende, notamment à travers le merveilleux qui le structure et lui donne sens (*vitrine 6*).

Après la période ethnologique et politique des pionniers, l'écrit congolais passe de cette manière de la récolte des récits à la création qui verra surgir, outre Lomami Tchibamba, des écrivains tels Albert Mongita, Justin Disasi, Saverio Naigisiki, Antoine Roger Bolamba... On n'oubliera donc pas l'apport déterminant des personnalités telles que Joseph-Marie Jadot, Gaston-Denys Périer qui édite *Négreries et Curiosités congolaises* en 1930, ou encore Jeanne Maquet-Tombu... (*vitrine 3*)



MLPO 06224



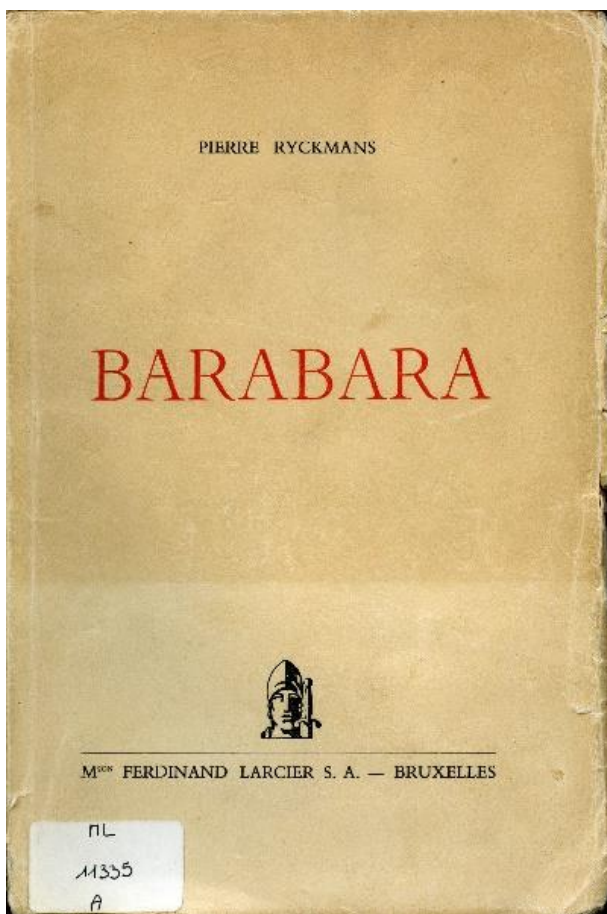
MLPO 20666

⁵ Fonctionnaire territorial au Congo, qui organisa la collecte et la traduction du recueil de contes par le biais de son clerc autochtone Badibanga. Contrairement à l'usage de l'époque, Gaston-Denys Périer opta pour l'accès au statut d'auteur du rédacteur africain. Ce qui était une première, mais constitua le point de départ d'une vive polémique sur ce statut et sur le fameux Badibanga, dont on nia jusqu'à l'existence. N'eût été la rigueur et la persévérance des investigations de François Bontinck (professeur à l'université de Kinshasa), la polémique n'aurait connu aucun répit.

La seconde réorientation de l'action coloniale est théorisée dans l'œuvre d'un territorial exceptionnel, Pierre Ryckmans, l'auteur, entre autres, de *Dominer pour servir* (1946) et de *Barabara* (1947) (vitrine 4a).

« *Signe des temps, le mythe ne revêt plus la silhouette d'une femme mais celle de la construction d'une route* »⁶.

Nous sommes là dans l'image accomplie de l'idéal viril à l'occidentale, idéal pétri du courage et de la volonté des bâtisseurs (Pierre Ryckmans participera à la campagne militaire africaine au sein de la Force publique durant la Première Guerre mondiale, avant d'assumer la tâche de gouverneur général du Congo belge et du Ruanda-Urundi (1934-1946).



MLA 08563



Vue de Kasangulu : la route qui relie la capitale congolaise au port de Matadi
AML 00671/0857

⁶ Marc Quaghebeur (éd.), *Papier blanc, encre noire. Cent ans de culture francophone en Afrique centrale (Zaïre, Rwanda et Burundi)*, p. LIX.

L'œuvre de Pierre Ryckmans peut, avec pertinence, être mise en dialogue avec *L'empire du silence : Congo 1946*, (Les Éditions du Peuple, 1947) de l'écrivain Oscar-Paul Gilbert (*vitrine 4a également*), qui évoque d'ailleurs, dès l'introduction, des paroles du gouverneur général⁷ à propos de la gestion du patrimoine colonial belge :

« Celui qui gère le Domaine de la Colonie doit se demander : si au lieu d'appartenir à la personne morale du Congo, ces biens faisaient partie du patrimoine d'orphelins dont le père, mourant, m'aurait confié la tutelle, est-ce ainsi que je le gérerais ? Serait-il possible de trouver pour l'exploitation des richesses domaniales, des concessionnaires qui se contentent de moins ?... En toute sincérité, je crois qu'aux deux questions, il faut répondre non. » (p. 10).

Un peu plus loin, c'est à propos du niveau de vie des autochtones qu'il interpelle encore ses lecteurs à partir d'un constat de Pierre Ryckmans :

« Nos indigènes des villages n'ont pas de superflu : leur niveau de vie est si bas qu'il doit être considéré comme inférieur au minimum vital. Les milieux coutumiers de l'Afrique Noire sont terriblement pauvres. L'ensemble de leurs activités permet à peine aux habitants de subvenir à leurs plus élémentaires besoins. La masse est mal logée, mal vêtue, vouée aux maladies et à la mort précoce ».

Oscar-Paul Gilbert fustige, comme bien d'autres, le fait que le projet colonial belge n'ait pas encouragé la formation d'une élite autochtone digne de ce nom selon le fameux principe : « pas d'élites, pas d'ennuis »⁸. En effet, l'effort du Ministère des colonies en matière d'enseignement se concentrait essentiellement sur l'alphabétisation de la population, l'apprentissage des notions de base et celle d'un métier. La première colonie scolaire fut créée en 1890 à Boma, mais jusqu'en 1948, il n'existait toujours pas d'études secondaires générales pour autochtones...

⁷ Ces paroles sont tirées d'une conférence que Pierre Ryckmans fait avant son départ de Léopoldville, le 6 juillet 1946.

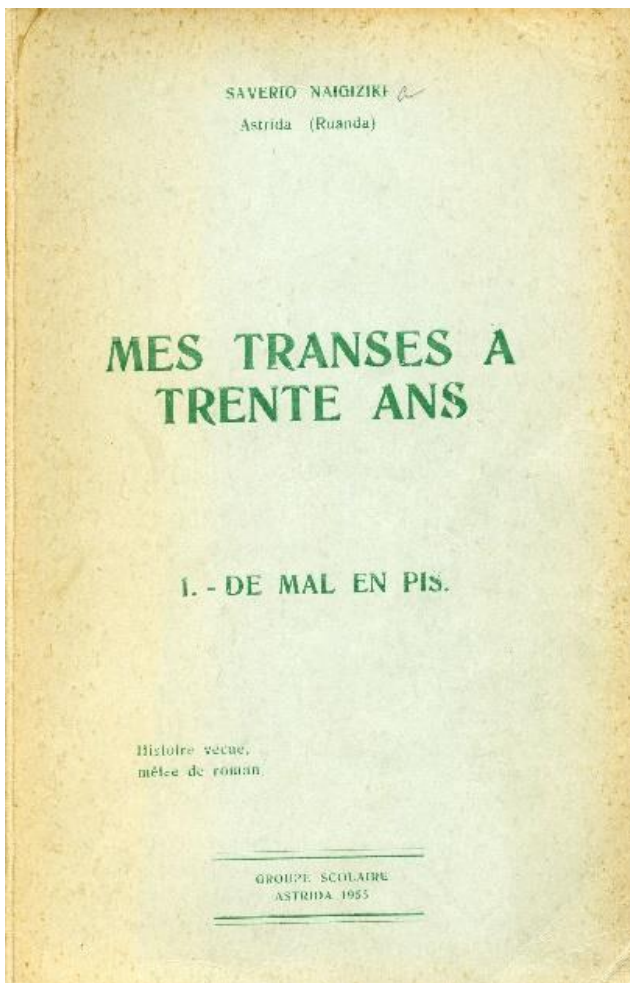
⁸ À la page 42 de *L'Empire du silence*, nous pouvons lire ceci : « Un million d'enfants congolais reçoivent au moins quelques rudiments d'instruction : mais 550 diplômés en tout sont sortis des établissements post-primaires. C'est un chiffre dérisoire par rapport à nos besoins ».

Après la réorientation politique se mettent donc en place les nouvelles perspectives culturelles.

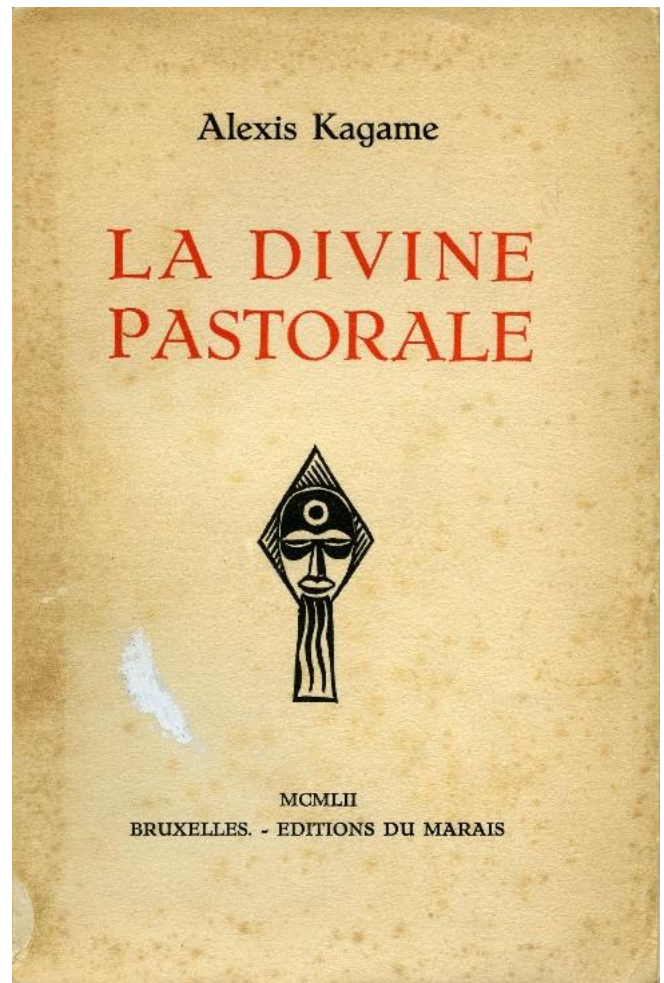
Les premières écoles secondaires générales voient le jour au lendemain de la Seconde Guerre mondiale. L'organisation du concours de la Foire coloniale de Bruxelles (premier en 1948) ouvrira ainsi la voie à la publication des textes de Lomami Tchibamba (*vitrine 6*), Antoine Roger Bolamba (*vitrine 5*), Saverio Naigiziki...

Vers la même période, Alexis Kagame publie *La Divine pastorale* (1952) (*vitrine 7*).

Un moyen d'expression culturelle est mis aux services des intellectuels congolais : ce sera ***La Voix du Congolais*** (1945-1959), revue généraliste où bien des auteurs fourbissent leurs premières armes.

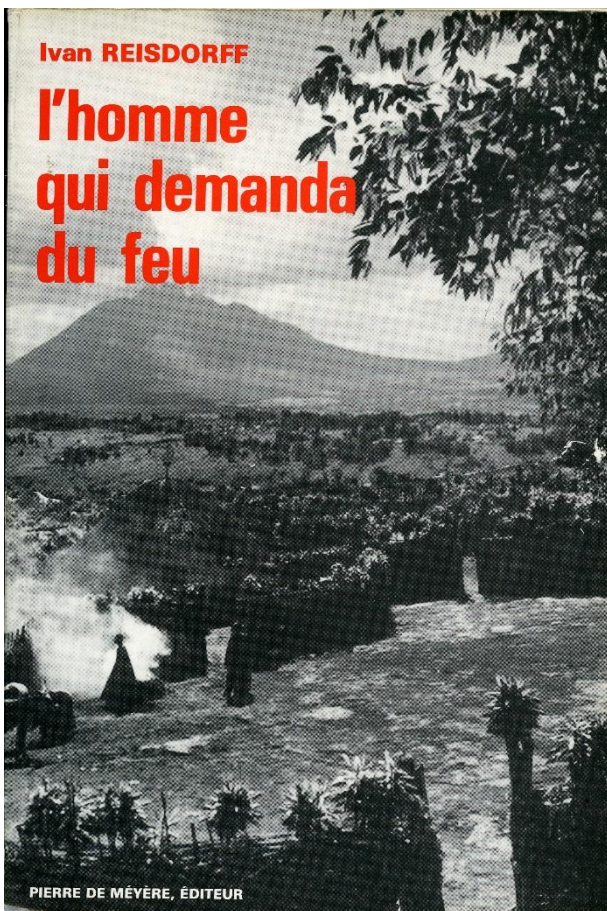


MLA 04218

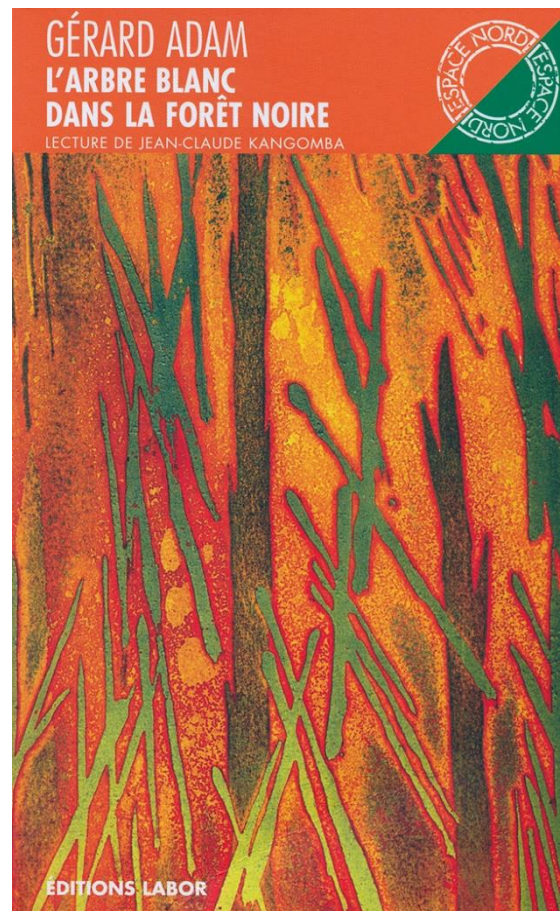


MLPO 04219

Les écrivains belges ayant écrit durant cette période, naviguent entre romans, souvenirs et témoignages, ainsi en va-t-il de René Tonnoir avec *Mani. Autant en emporte le fleuve*, roman édité en 1944, aux éditions de L'Avenir colonial belge à Léopoldville (*vitrine 3*) ; Marie Gevers avec son récit de voyage *Des mille collines aux neufs volcans*, paru en 1953 et réédité par les AML en 2002 (*vitrine 9*) ; Henri Cornélus, et son roman *Kufa* en 1954 ; Daniel Gillès, avec *La Termitière*, roman publié chez Gallimard en 1960 ou encore Maximilien, prince de Béthune Hesdigneul, *Un éden africain, 1933-1945*, édité chez Duculot, 1978. Les traces de l'Afrique centrale seront encore présentes bien au-delà des indépendances africaines, entre autres, chez Omer Marchal (*Afrique, Afrique*, 1983), Albert Russo (*Sang mêlé ou ton fils Léopold*, 1990), Anne Vallaeys (*Coup de Bambou*, 1991), Grégoire Pessaret (*Emile et le destin*, 1977), Ivan Reisdorff (*L'homme qui demanda du feu*, 1978), Gérard Adam (*L'Arbre blanc dans la forêt noire*, 1988), France Bastia (*L'Herbe naïve*, 1990), Michel Massoz (*Le Zaïre authentique*, 1984) et Jean-Louis Lippert (*Mamiwata*, 1994) (*vitrine 10*).



MLPO 06216

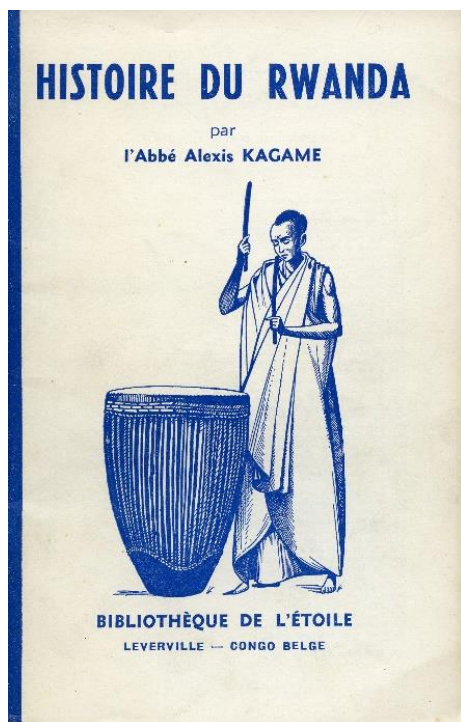


MLA 25595

Les missionnaires, quant à eux, sont sur tous les fronts avec l'offre de l'enseignement général et de métier. **La bibliothèque de l'Etoile** (1945-1965) (*vitrine 4b*) mise en place par le Jésuite Jean Comélieu prend en charge l'édition, qui publiera entre autres *Victoire de l'amour* (1954) de Dieudonné Mutombo⁹ et *Le mystère de l'enfant disparu* (1962) de Timothée Malembe¹⁰, textes qu'on peut ranger, avec celui de Désiré-Joseph Basembe (*Les Aventures de Mobaron*, 1947) dans la veine de témoignages. C'est une littérature assez peu critique envers l'entreprise coloniale, qui se contente de quelques remarques de détails.

Quant au théâtre, la figure tutélaire est, incontestablement, Albert Mongita, dont le talent de dramaturge éclatera notamment dans *Mangengenge* (1956).

Mais il faut également souligner que depuis le début des années 1950, quelques troupes belges (Théâtre du Parc, Rideau de Bruxelles, spectacles des Bilulus) ont entrepris des tournées en Afrique centrale avec des représentations à destination du public européen et autochtone (*vitrine 8*).



MLPO 07246



Collection Rideau de Bruxelles
RBAF 15960/0010

⁹ Né en 1928, Dieudonné Mutombo se présenta au deuxième et au troisième concours littéraire de la Foire coloniale de Bruxelles et y reçut un prix de consolation en 1949 avec son récit « Nos arrière-grands-pères », et en 1950, pour sa nouvelle « Une bataille dans le silence » qui serait, semble-t-il, une première mouture de *Victoire de l'amour*. Assistant médical, on lui doit également *L'Hygiène de l'alimentation* à la même édition. En 1963, il est fait docteur en médecine de l'Université de Bordeaux, avec une thèse sur les « ulcères à l'estomac ».

¹⁰ Grand collaborateur de la Bibliothèque de l'Etoile, Timothée Malembe est né en 1935 et a publié, à partir des années 1970, des articles dans *Afrique chrétienne*.

En matière d'évangélisation, c'est *La philosophie bantoue* (1945) du père Placide Tempels (*vitrine 4b*) qui se propose de repenser et de réorienter la catéchèse pour l'adapter à la mentalité africaine.

La publication, en 1955, d'*Esanzo. Chants pour mon pays* (Paris) d'**Antoine Roger Bolamba** connecte la littérature congolaise au diapason de la **Négritude** et des mouvements africains de revendication de l'indépendance (*vitrine 5*).

C'est en 1956 qu'intervient **le plan Van Bilsen**, une prospective de 30 ans vers l'indépendance du Congo (*vitrine 4a*), à laquelle répond immédiatement le manifeste de *Conscience Africaine*, un modeste mensuel paraissant à Léopoldville dans les années 1950, et dont le rédacteur en chef était Joseph Ileo, devenu l'un des hommes politiques congolais les plus en vue après l'indépendance. *Le Manifeste* est un texte de quatre pages rédigé par un noyau de militants chrétiens, parmi lesquels Joseph Ngalula, Antoine Ngwenza, Albert N'Kuli, Dominique Zangabi, Victor N'Djoli, sous la direction de Joseph Ileo et avec les conseils de celui qui deviendra, plus tard, le premier cardinal congolais, l'abbé Joseph Malula. *Le Manifeste* adhère à l'émancipation progressive des Congolais mais rejette la Communauté belgo-congolaise que propose Van Bilsen.



Antoine Roger Bolamba
(Repro. AML 00671/0310)

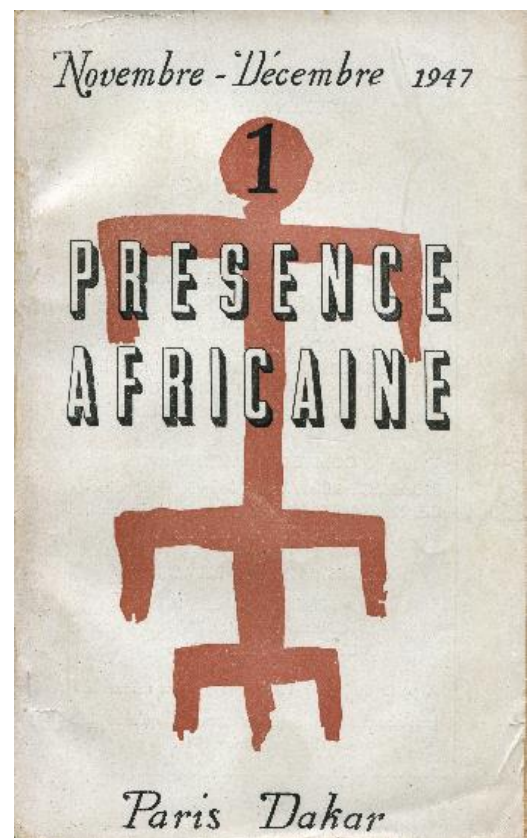
Cette période (1954-1959) verra également se mettre en place les véritables infrastructures de l'enseignement supérieur et universitaire avec la création de l'Université Lovanium à Léopoldville (*vitrine 4b*) et de l'Université Officielle du Congo à Elisabethville sous l'impulsion du ministre Auguste Buisseret, Ministre libéral des Colonies (1954-1958)¹¹.

La littérature africaine francophone vit déjà des heures de gloire avec la montée en puissance de la Négritude et la création de *Présence Africaine* (Editions, revue et librairie) à Paris sous l'impulsion du Sénégalais Alioune Diop (qui publiera la version française de *La Philosophie bantou* de Placide Tempels en 1948).

Des universitaires belges tels Lilyan Kestloot ou encore Albert Gérard prennent le relais des Jadot et autres Périer, pour la mise en place d'un véritable discours scientifique sur les lettres africaines. Discours que vont alimenter, s'agissant du Congo, des universitaires tels Kadima-Nzuji Mukala, Georges Ngal, V-Y Mudimbe. Pius Ngandu Nkashama... (*vitrine 11*)



Site de l'Université Lovanium, vers 1954
MLAC 00749



MLR 01223

¹¹ A ce sujet, sont consultables aux AML les archives d'Albert Maurice, premier Secrétaire Général de l'Université Officielle du Congo (Elisabethville), qui fut également chef de cabinet du ministre Auguste Buisseret (*voir aussi vitrine 9*).

Dans ce cadre, il faut également signaler la continuité de la recherche aux Archives & Musée de la Littérature (*vitrines 1 et 11*) avec les thèses d'Emilienne Akonga, Fabien Kabeya, Jean de Dieu Itsieki, Jean-Claude Kangomba... et de nombreuses publications scientifiques (par Isidore Ndaywel, Kasereka Kavwahirehi, Juvénal Ngorwanubusa ou encore les *Mélanges offerts à V-Y. Mudimbe* en 2002). Parmi ces publications, n'oublions pas la série *Congo-Meuse*, dont le volume 12, intitulé *Traces de la vie coloniale au Congo belge et au Ruanda-Urundi*, sortira à la rentrée 2017. Ce numéro revient, notamment, sur les témoignages de voyageurs tels Pierre Daye, Léon De Wée, Charles Moeller... en regard de ceux des résidents tels Albert Van Dorpe, Joseph Muller, Albert Maurice (*vitrine 9*), ou encore des Congolais tels Joseph Mbungu et Muepu Muamba.



Gasana Ndobu, Marc Quaghebeur et Juvénal Ngorwanubusa à Foire du Livre de Bruxelles en 2014. (©A. Piemme-AML). AMLP 00887.

3. Littérature de la postindépendance

(vitrines 12 à 15)

Vers l'enracinement (1965 - 1975)

Les années 1960 connaissent une baisse de régime des publications littéraires. N'émerge que *Sans Rancune* (1965) de Thomas Kanza, un roman autobiographique. A partir des années 1970, de nouveaux écrivains, la plupart sortis des universités congolaises, prennent le relais en introduisant des thèmes et des personnages nouveaux. Il est difficile d'apprécier ce renouvellement sans une allusion, fût-elle brève, au contexte socio-politique de l'époque. En 1965, le lieutenant-général Joseph Désiré Mobutu prend le pouvoir en destituant le président élu Joseph Kasavubu. Mettant en avant, avec éclat, les thèmes nationalistes tels que l'indépendance économique et culturelle, il posera quelques gestes mémorables : en 1967, la nationalisation de la puissante Union Minière, société de droit belge exploitant le cuivre du Congo. Ce qui suscitera un long conflit avec l'ex-métropole coloniale.

Sur le plan culturel, c'est l'ère de l'authenticité, qui se voulait un retour (ou plutôt un recours) aux valeurs africaines en lieu et place des valeurs imposées par le fait colonial. Elle avait comme ambition de reprendre à son compte le combat de la Négritude africaine, afin de le porter au plus profond des mentalités congolaises, devenues zaïroises.

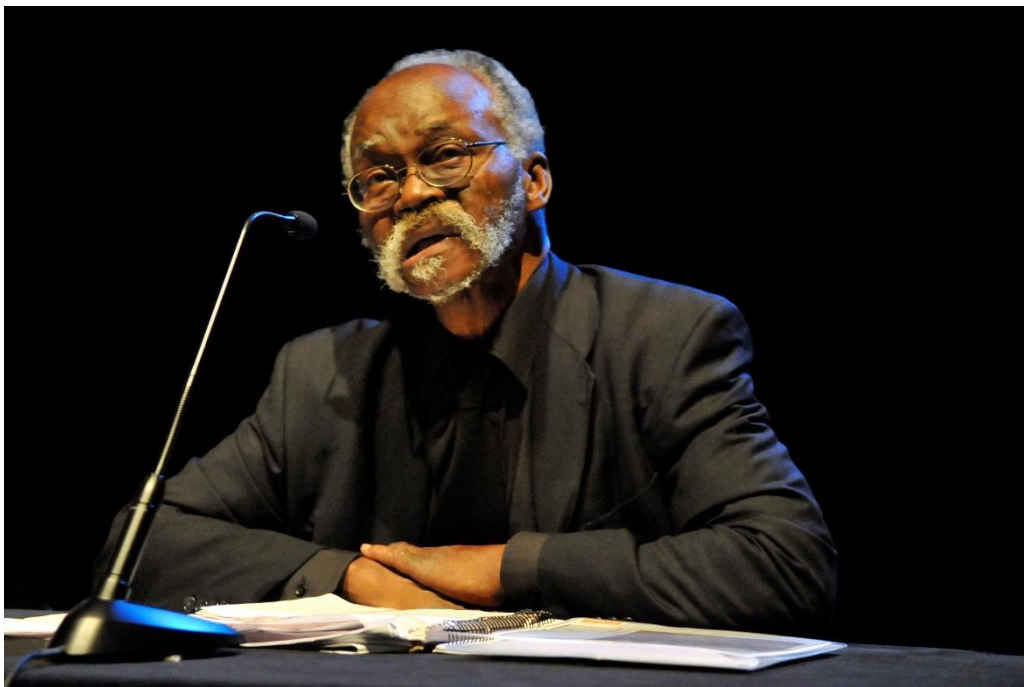
Toute cette effervescence politique, économique et culturelle se double d'une dictature féroce, instituée par le président Mobutu dès la création du parti unique, le MPR, le 20 mai 1967. C'est cette pratique politique et ses exactions qui constitueront, en creux ou non, la toile de fond des textes de fiction de la littérature zaïroise à partir des années septante, même si maints auteurs ont adopté des stratégies de diversion et d'autocensure par crainte de la censure officielle.

Ces nouveaux thèmes vont coexister avec ceux de la négritude et de l'authenticité ainsi que ceux des défis de la modernité face à la tradition.

La littérature de témoignage social et culturel se prolongera bien au-delà de 1965 avec, entre autres, le roman de Ngombo Mbala (*Deux vies, un temps nouveau*, 1970) et la masse considérable des récits de Zamenga Batukezanga ainsi que ceux de Pie Tshibanda.

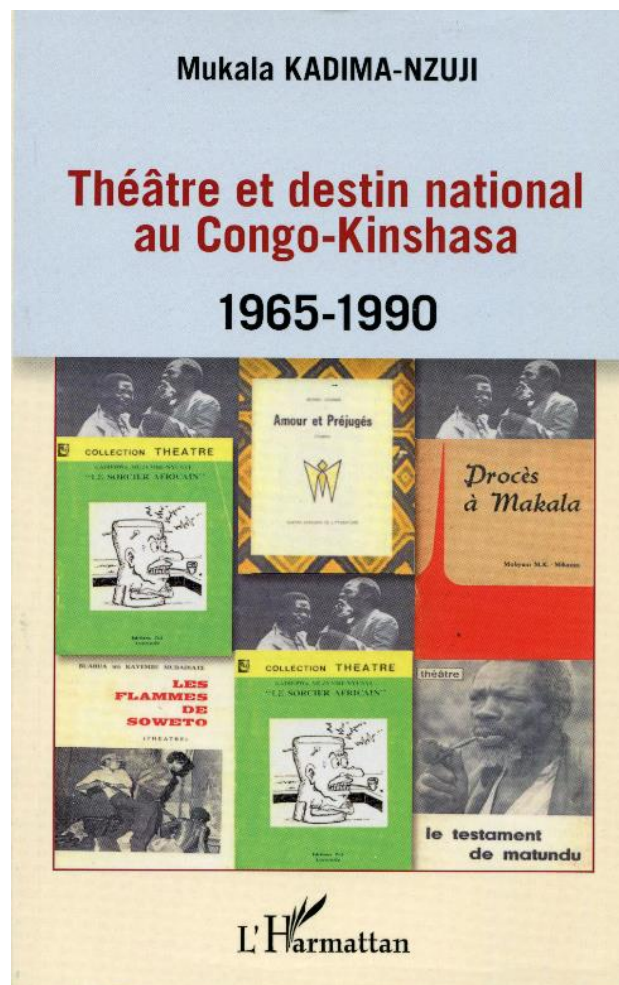
La problématique de l'aliénation culturelle et de l'intellectuel déchiré entre deux cultures (l'occidentale et l'africaine) sera illustrée avec force chez Valentin-Yves Mudimbe (*Entre les eaux. Dieu, un prêtre, la révolution*, 1973) comme chez Georges Ngal (*Giambatista Viko ou le viol du discours africain*, 1975).

Le thème de la ville, déjà présent dans *Ngando* de Lomami Tchibamba, devient envahissant et se retrouve notamment chez Emongo Lomomba (*L'Instant d'un soupir*, 1988), Buabua wa Kayembe (*Mais les pièges étaient de la fête*, 1988) ou Djungu Simba (*Cité-15*, 1988). La dictature est abondamment illustrée à travers, notamment, les publications de Pius Ngandu Nkashama (*La Mort faite homme*, 1986), Tshisungu wa Tshisungu (*Le Croissant des larmes*, 1989) et Bolya Baenga (*Cannibale*, 1986). D'autres thèmes peuvent encore être évoqués, tels les revendications sociales chez Jean-Claude Kangomba (*Misère au poing*, 1988), le merveilleux chez Kompany wa Kompany (*L'Ogre-empereur ou le sorcier malgré lui*, 1995) et chez Pie Tshibanda (*Londola ou le cercueil volant*, 1984), dont l'écriture prolifique abordera plusieurs autres thèmes, tel celui de la stigmatisation de la différence (*Je ne suis pas un sorcier*, 1981, *Un fou noir au pays des Blancs*, 1999).



V.Y. Mudimbe au colloque *Violence et Vérité*
dans les littératures francophones en 2008
(©A. Piemme-AML) AMLP 00691/0007

Quant au théâtre, c'est un des genres les plus présents dans les masses populaires, et ce serait une erreur de n'apprécier le volume de ses activités qu'à partir des pièces publiées. En effet, les textes de théâtre, dans ce pays, ont choisi -depuis longtemps- une diffusion bien particulière, au travers des textes volants, ronéotypés, photocopiés ou même « stencillés »... On peut distinguer quatre types d'activités théâtrales : le théâtre scolaire, le théâtre « idéologique » (lié aux instances de propagande du parti unique qu'était le MPR (Mouvement Populaire de la Révolution, parti unique du maréchal Mobutu), le théâtre amateur et, enfin, le théâtre professionnel, lié aux recherches menées par l'Institut National des Arts (INA), à la radio et à la télévision nationales ou encore à la Compagnie du Théâtre National, instance officielle de production culturelle. Quelques noms peuvent être cités, à titre indicatif : Mikanza Mobiem (*Procès à Makala*), Ngenzhi Lonta (*La fille du forgeron*), Buabua wa Kayembe (*Les Flammes de Soweto*), Cheik Fita (*Moins homme*), Katende Katshimbika (*L'arbre tombe...*), Yoka Lye Mudaba (*Miaramu*), Pius Ngandu Nkashama.



Au lendemain de l'indépendance, de nombreux cercles culturels naissent au Congo et surtout à Kinshasa. Animés le plus souvent par des jeunes sortis fraîchement de l'enseignement supérieur et nourris au courant de la Négritude, ils vont jouer le rôle de véritables foyers de production culturelle, surtout en ce qui concerne la poésie. Un des plus connus, la Pléiade du Congo, révélera des talents sûrs tels Clémentine Nzuji et Elisabeth Mweya Tol'Ande.

D'autres thèmes seront mis en valeur : l'amour de la terre, les rêves et les visions intimistes des poètes. Le concours Sébastien Ngonso révélera une première génération de poètes. Il s'agit de Masegabio, Sumaïli, Chirhalwirwa... Le foisonnement des textes est désormais bien lancé, car c'est le genre qui connaîtra, incontestablement, le plus de publications. Voici, en plus de ceux mentionnés ci-dessus, quelques noms de poètes et de leurs œuvres : Kadima-Nzuji Mukala (*Redire les mots anciens*), Valentin-Yves Mudimbe (*Déchirures, Entretailles, Les fuseaux parfois*), Elebe Lisembe (*Rythmes*), Matala Mukadi Tshiakatumba (*Réveil dans un nid de flammes*), Tshinday Lukumbi (*Marche, pays des espoirs*), Tito Yisuku (*Cœur enflammé*), Kama Kamanda (*Œuvre poétique*), Mwamb'a Musas Mangol (*Vociférations*), Tshitungu Kongolo (*Tanganyika blues*)...

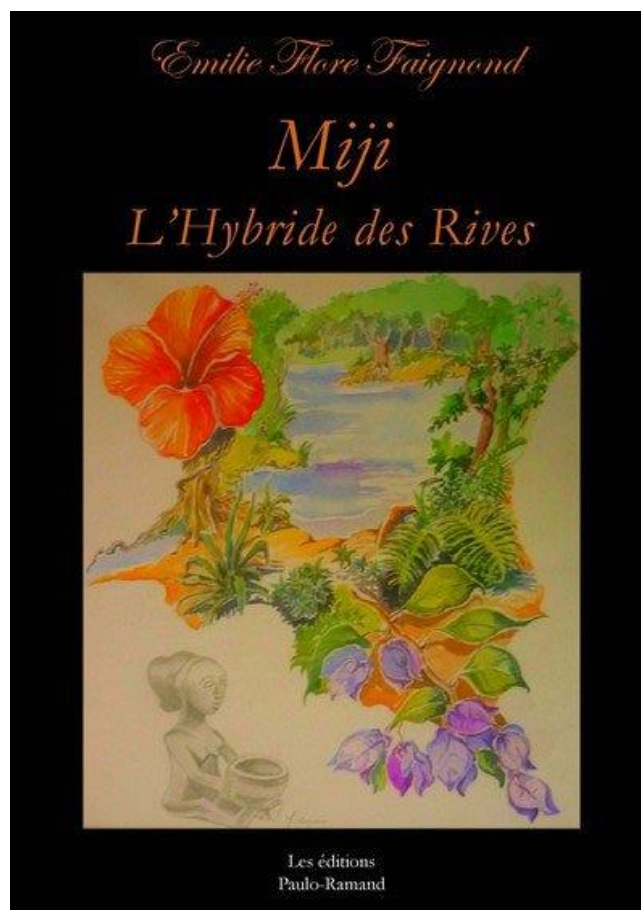


Clémentine Nzuji-Falk à La Bellone lors du Festival Yambi, en octobre 2007 (©A. Piemme-AML). AMLP 00697.

Les années nonante et deux mille, ont connu une sérieuse diminution des publications due, entre autres, à l'absence d'une politique éditoriale digne de ce nom au Congo. La crise multisectorielle qui frappe ce pays est telle que le secteur culturel en paie le prix le plus sévère. À part les éditions Saint-Paul Afrique et quelques éditions universitaires ou autres, plutôt sporadiques, c'est le désert quasiment complet dans le domaine de l'édition et de la diffusion du livre. Au Congo, le livre est loin d'être une priorité, étant donné son coût prohibitif par rapport à l'extrême modicité du pouvoir d'achat de la population. Aucune solution durable ne peut être envisagée dans le secteur culturel sans trouver une solution à l'ensemble de la crise multiforme qui plombe le décollage économique de ce pays aujourd'hui.

Par ailleurs, beaucoup d'écrivains ont choisi de vivre en dehors de leur pays et se sont intégrés plus ou moins heureusement à l'espace culturel de leurs pays d'accueil. Cela pose au moins le problème de l'accès des Congolais à cette production littéraire, qui est rarement diffusée sur place.

C'est l'occasion de mentionner le cas de la littérature féminine, dans une veine essentiellement autobiographique, avec Clémentine Nzuji (*Anya*, 2007), Emilie Flore Faignond, (*Miji, l'hybride des deux rives*, 2011) et Bibish Mumbu (*Samantha à Kinshasa*, 2015).



MLPO 21352

Terminons en signalant l'émergence, ces dernières années, de deux écritures majeures en diaspora : In Koli Jean Bofane (*Mathématiques congolaises*, 2008 et *Congo Inc. Le Testament de Bismarck*, 2014) et Fiston Mwanza Mujila (*Tram 83*, 2014), lauréats de nombreux prix littéraires.



Jean-Claude Kangomba, In Koli Jean Bofane, Fiston Mwanza, Alain Mabanckou
lors d'une table ronde littéraire
organisée par les Beaux-arts le 12 octobre 2015.
Collection J.-Cl. Kangomba.